



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

ALIÉNOR
D'AQUITAINE
CAPTIVE

MARIE-NOËLLE DEMAY

ALIÉNOR D'AQUITAINE CAPTIVE

Roman



© Les Presses de la Cité, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0912-5

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À Hugo, Cœur de Lion

*À la mémoire vivante de
Martin Aurell, mon ami et mentor*

Guillaume X d'Aquitaine

Premier mariage

Louis VII
roi de France

Aliénor
d'Aquitaine

Marie
de France

Alix
de France

Guillaume
de Poitiers

Henri
le Jeune

Aénor de Châtellerault
duchesse d'Aquitaine

Deuxième mariage

Henri II
d'Angleterre

Pétronille
d'Aquitaine

Geoffroy
de Bretagne

Jean
sans Terre

Richard
Cœur de Lion

Jeanne
d'Angleterre

Aliénor
d'Angleterre

Mathilde
d'Angleterre

*Souvenir, ô bûcher, dont le vent d'or
m'affronte
Souffle au masque la pourpre impré-
gnant le refus
D'être en moi-même en flamme une
autre que je fus...*

Paul Valéry, La Jeune Parque

AN DE GRÂCE 1173

Roulé, mon bliaud, à la hâte remonté sur mes reins. Enfilé, un surcot. Passées, braies et chausses. Par poignées fourrés sous un bonnet, mes cheveux.

Des mains partout s'agitent sur moi, nerveuses. Tirent, rectifient, recommencent, vite, vite, allons pressons, un mantel aussi, rabattre le capuchon. Il faut partir. Grimper sur un cheval sellé, jambes écartées épousant les flancs chauds. L'impudeur de cette position. C'est donc cela, être un homme ? Posséder une bête, la prendre en étau entre ses membres, lui imposer son rythme, laisser son ventre accompagner sa course, en avant, en arrière, épouser sa cadence, devancer son mouvement. Et le sexe qui tape, dur, contre la selle. Qui se blesse quand c'est la première fois.

La première fois qu'on est un homme.

Il va me tuer. Je sais sa violence. Elle explose, sans prévenir, comme un fruit trop mûr au mitan de l'été. Aucun argument à lui opposer. Aucune clémence à en espérer. Il va me tuer car j'ai perdu. Ma révolte a échoué. Mon seul salut est de gagner Paris. De fuir. Vite. Mes trois fils, Henri, Richard et Geoffroy, ont déjà rejoint le palais de la Cité, sous la protection du roi de France, Louis VII, mon pieux et gentil premier mari. Ironie.

La poussière des chemins angevins se soulève en tourbillons furieux sous le fracas de la course d'Henri II, roi d'Angleterre, mon époux honni. Sa garde de mercenaires, bêtes assoiffées de vin, de sang et de chair, l'escorte. On me dit : « Henri chevauche jour et nuit. Il vient vous quérir. Il veut se venger. Vous punir. Sa colère est aussi vaste que les terres Plantagenêt qui s'étirent des Pyrénées à l'Écosse. Elle est tout entière contenue dans sa course haletante vers vous. Une boule ardente de ressentiment. Pensez, il a déjà occis sous lui deux montures lors de cette chevauchée démente. »

Fuir. Vite et loin. Ma vie en dépend. Ma vie et mes possessions, le Poitou et le duché d'Aquitaine. Je quitte Poitiers et mon palais pour gagner, à une petite journée de cheval, Faye-la-Vineuse, seigneurie de mon oncle bien-aimé Raoul de Faye, sénéchal et protecteur de ma cause. Mais la halte s'avère trop peu sûre, le diable est à mes trousses, il devine ma cache. Sa furie en est décuplée : il avance à un train d'enfer, son armée et ses mercenaires brûlent, pillent et incendient mes terres sur leur passage.

La panique submerge mes rangs. Fuir. Mon oncle ordonne qu'une poignée de soldats m'escorte. Ma suite et mes gens suivront quelques heures plus tard, dans un second convoi. Trop risqué encore ?

En un éclair, je décide l'impensable : m'accoutrer en homme pour échapper aux griffes d'Henri. Et chevaucher comme tel, jambes ouvertes et non, comme l'ordonne l'Église pour les femmes depuis que le monde est monde, assemblées chastement de biais.

J'enfourche la bête, chausses accrochées

à son flanc, heuses remontées haut sur mes mollets, solidement amarrées dans les étriers. Personne ne bronche. Personne n'ose brandir l'Ancien Testament qui enseigne que se travestir en homme constitue une abomination, passible de châtiment. Mais ai-je d'autres moyens de me dérober à mon mari ? Comment pourrait-il imaginer que, deux fois reine par la grâce de Dieu, je commette un tel blasphème, l'offense d'emprunter un sexe qui n'est pas le mien : le sien, supérieur en tous points ?

Exsangue est l'aube de ce jour de novembre. Le brouillard frémit comme une nappe de lait sur les herbes givrées. Au sol, les feuilles pétrifiées crissent sous les sabots des montures. Il me semble que ce bruit de métal résonne jusqu'aux oreilles d'Henri. Qu'il m'entend, qu'il me sent. Je baisse la tête, évite les branches qui s'opposent, elles aussi, à ma fuite.

Nous suivons un sentier forestier, sans parler, les uns derrière les autres. Six cavaliers

ordinaires pour une chevauchée qui ne l'est point. Le bois est dense, la lumière peine à creuser ses tunnels à travers la futaie. Je déteste cette saison, ce froid qui attaque mes cuisses sous la toile fine des braies. J'ai hâte de traverser la Loire, plus avant. Sans doute dans l'après-midi, si tout va bien, a dit le chef des soldats qui m'escortent, celui aux yeux clairs.

J'essaie de me concentrer sur les odeurs qui m'assaillent, ce fumet qui monte de la terre lorsqu'elle se love dans les premières étreintes du jour. La forêt a des cris d'enfant. La plainte lugubre d'une effraie me fait sursauter qui ne ralentit pas la souple allure de mes gardes. Chaque lieue parcourue est une victoire qui m'éloigne de mon bourreau et me rapproche de Paris où je trouverai amitié et sécurité à la cour de mon premier époux, Louis, roi des Francs.

En cas de mauvaise rencontre, la consigne est claire : « Nous sommes des marchands regagnant la capitale. » J'ai oublié de demander de quelle marchandise j'étais

censée faire commerce. Je songe à cela, qui me distrait de ma peur, quand, au débouché d'un bois, nous apercevons une troupe d'une quinzaine de cavaliers qui galopent vers nous à grand train. Impossible de regagner l'orée de la futaie sans éveiller des soupçons. Le capitaine aux yeux d'eau se tourne vers moi.

— Des mercenaires. Rabattez votre capuchon, pas un mot.

Et, à l'adresse de ses compagnons :

— En rang par deux. Et petit trot. Sans précipitation.

Mains crispées sur les rênes, je sens mon cœur s'affoler à leur approche.

— Halte là !

Les mercenaires se placent en travers du chemin. Sous mon capuchon rabaissé, j'entrevois leurs chausses crottées, leurs armes nombreuses. Et flaire en eux le fléau qui cherche une victime.

— Holà, messeigneurs, que vous amène dans ces parages au point du jour ? lance d'une voix tonnante le gaillard qui mène la troupe.